

adressée par un certain Antonio Pasqualigo à son frère, et où il dit : "Le Vénitien, notre compatriote, qui est parti de Bristol à la recherche de nouvelles îles, est de retour et rapporte qu'à 700 lieues d'ici, il a découvert une contrée, le territoire du Grand-Cham. Il a longé 300 lieues de côte et abordé, n'a vu aucun être humain, mais a présenté au roi certains pièges à prendre le gibier, une aiguille pour faire des filets, etc. Son nom est Jean Cabot, et on l'appelle le grand amiral. On lui rend de grands honneurs et il est vêtu de soie ; les Anglais courent après lui comme des fous."

En dépit de toutes ces preuves, d'après l'opinion vulgaire, qui est tenace dans ses ignorances, ce serait le 27 juin 1497, à cinq heures du matin, à bord du *Matthew*, que Sébastien Cabot aurait découvert le cap Bonavista et nommé la nouvelle terre *Baccalaos*, parce que les indigènes appelaient ainsi de grands bancs de poissons qui circulaient autour de l'île. Or, si ce dernier fait était prouvé, il établirait la priorité des Basques, *baccalaos* signifiant morues en Espagnol. C'est ce que déclare nettement l'historien Parkman.

Il est maintenant un point très important à noter, c'est que les relations de l'expédition de Cabot sont vagues et contradictoires. Ni Jean ni Sébastien n'ont rien écrit, ou du moins aucun document émanant d'eux ne nous est parvenu. Les conversations rapportées par les analystes eurent lieu trente ans au moins après les événements sur lesquels elles roulaient. Sébastien Cabot, que sa position et sa fortune mettaient fort bien en état de publier le récit du voyage auquel il avait pris part, se contentait de donner des renseignements plus ou moins vagues et affectait, pour ainsi dire, de cacher ces détails que les navigateurs aiment d'ordinaire à raconter pour confirmer leurs relations. Il ressort aujourd'hui avec évidence, des conversations qu'on lui attribue, qu'il ne saurait être considéré comme une autorité suffisante en ce qui concerne son propre voyage. M. Woodbury avance à l'appui de cette opinion des preuves nombreuses qu'il est utile de reproduire. Les historiens racontent que la première terre qu'il aperçut fut nommée par lui *Prima Vista*, et l'île en face *Saint-John*. Si nous suivons le trajet qu'il disait avoir parcouru, ces deux terres ne peuvent être ni le Labrador, ni Terre-Neuve, encore moins le cap Breton et l'île du Prince-Edouard. D'après la tradition, c'est en juin 1497 qu'il aurait découvert Terre-Neuve, tandis qu'au légat du pape en Espagne, il aurait été dit qu'il avait fait voile au commencement de l'été de 1496, en se dirigeant vers le Nord-Ouest ; qu'ayant rencontré terre, il avait remonté vers le nord jusqu'au 56° degré de latitude (Terre-Neuve se trouve entre 46°36'50" et 51°39'), où voyant que la terre courait toujours vers l'est et désespérant de trouver un passage pour aller aux Indes, il aurait tourné droit au sud et serait descendu jusqu'à la Floride. Ses provisions s'épuisant, il retourna en Angleterre. A Peter Martyr, il aurait dit qu'il avait poussé si loin vers le nord, qu'il avait rencontré des montagnes de glace en juillet, ce qui l'induisit à gouverner vers l'ouest, en suivant les côtes d'un pays qu'il nommait du nom de *Baccalaos*, donné par les indigènes à une espèce de gros poisson qui formait des bancs si considérables, que son navire s'en trouvait retardé. Quant à ce dernier fait, il y a lieu de remarquer que la morue se tient au fond de la mer et ne nage jamais à la surface, dès qu'elle atteint un pouce ou deux de longueur. Le reste s'accorde assez bien avec la configuration géographique de Terre-Neuve, dont il aurait longé la côte sud qui court en effet de l'est à l'ouest, en offrant un front de 300 milles de longueur, et dans les eaux de laquelle on rencontre des "Icebergs" en plein été. Enfin, dans un essai publié par "le *Historical and Genealogical Register*," un M. Kidder donne des raisons fort plausibles pour prouver que Sébastien Cabot ne pouvait avoir fait le voyage qu'il décrit durant le temps de son absence d'Angleterre. On voit que la découverte de Terre-Neuve par Cabot, dans son premier voyage, n'est nullement hors de conteste. Dans le second, celui qui eut lieu en 1498, il emmena en Angleterre trois Indiens. Ajoutons, pour en finir avec ce Vénitien, que le parcimonieux Henri VII, pour le récompenser de ses découvertes, lui donna dix livres sterling.

Nous avons dit que M. Woodbury attribue la découverte du grand banc de Terre-Neuve aux pêcheurs basques et peut-être aux bretons. Il fait remarquer judicieusement que ni Cabot, ni aucun des navigateurs qui l'ont suivi dans ces parages, ne s'attribuent le mérite de l'avoir découvert. Ils semblent tous parler de ce trait topographique si remarquable de l'Océan comme d'une chose connue et se contentent d'énumérer les navires pêcheurs qu'ils y rencontraient ; ceci milite encore en faveur de la priorité des pêcheurs dans la question de la découverte de Terre-Neuve, car le grand banc ne se trouve qu'à 62 milles de l'île et, sans parler du vent et des tempêtes, comment croire que des hommes qui avaient franchi des distances trente ou quarante fois aussi considérables pour venir d'Europe, n'ont pas quelquefois couru des bordées jusque sous les falaises de la terre des "Baccalaos."

On voit par tout ce qui précède que les recherches faites de différents côtés par ceux qui aiment à fouiller les origines historiques de ce continent, commencent à

jeter un jour nouveau sur la découverte de l'Amérique, ou tout au moins de la partie septentrionale. A la clarté de ces lueurs jetées sur le passé lointain et qui font désormais partie du domaine historique, nous voyons au quinzième siècle poindre à l'horizon du nouveau monde, non les navires des navigateurs et des aventuriers célèbres qui, au nom des grandes puissances maritimes de l'Europe, osaient tourner leur proue vers les espaces mytérieux de l'occident, mais les barques des pêcheurs qui, se souciant fort peu des honneurs officiels et de la gloire à venir, se lançaient, audacieusement et prosaïquement tout à la fois, à la poursuite des baleines et autres cétacés qui s'éloignaient de plus en plus des rivages de l'ancien continent. Ici encore, nous trouvons une leçon pour ce fétichisme naturel à l'esprit humain, mais qui n'en est pas moins ridicule, de toujours vouloir concentrer sur une seule tête, illuminée d'en haut, entourée par notre fantaisie d'une auréole presque surnaturelle, l'admiration légitime que nous inspirent des événements extraordinaires dus à la coopération de tous, ou une grande découverte qui a pour origine les durs labeurs du pauvre.

Mais, va-t-on s'écrier, auriez-vous la prétention de reviser l'histoire, de récuser le verdict de la postérité, de porter une main profane sur les lauriers des grands navigateurs, des conquérants illustres devant lesquels elle s'incline ? Loin de nous une pareille pensée ! mais tout grands qu'ils étaient, les Colomb, les Cabot, les Corteréal, les Cartier étaient des hommes et devaient baser leurs idées d'exploration sur des renseignements ou tout au moins des indices fournis par les marins et les pêcheurs. Parce que ceux-ci ont pu les précéder sur les plages américaines, leur gloire n'en est pas diminuée. Il existe entre eux et leurs obscurs collaborateurs toute la différence qui sépare la découverte due à la réflexion et à la puissance de la volonté de celle qui ne doit rien qu'au hasard, toute la différence qui existe entre les travaux accomplis par l'intelligence et ceux qui ne sont que le résultat de l'instinct. Le baleinier se lançant à corps perdu sur les mers du nord, n'obéissait qu'à une idée vulgaire, celle de profit pécuniaire et de subsistance matérielle. Il gardait d'ailleurs pour lui, ordinairement, les découvertes qu'il faisait, de peur que d'autres n'en profitassent, et ne pouvait atteindre à ces hauteurs de la pensée, où l'homme perdant de vue son intérêt personnel, ne songe qu'à celui de l'humanité. Colomb, lui, et c'est ce qui le rend si grand, si universellement humain, ne songeait qu'aux résultats d'une pareille découverte sur les destinées de l'homme. Ce n'est pas le hasard d'une pêche qui lui a fait découvrir les Antilles, c'est la volonté préméditée de tenter une voie nouvelle et la foi inébranlable qui, après une longue vie d'épreuves, lui a permis de réaliser son rêve glorieux. On peut en dire autant, quoiqu'à un moindre degré, de ses émules et de ses successeurs. Eux aussi partaient avec l'intention arrêtée de trouver de nouvelles terres, et si ce n'était pas dans l'intérêt de l'humanité, sentiment tellement supérieur et si étranger à leur époque, qu'il ne pouvait guère se trouver que dans l'âme et le cœur d'un homme de génie comme le génois, ils travaillaient dans l'intérêt de leur roi et de leur patrie, l'humanité d'alors. Aussi ont-ils fait connaître au monde ces rivages nouveaux sur lesquels les pêcheurs se contentaient de faire sécher leurs filets sans rien dire. N'auraient-ils eu que ce mérite-là, qu'il suffirait pour les immortaliser. Nous ne sommes pas de ceux qui, pour flatter la démocratie, découronnent les vraies gloires. Nous estimons que c'est le plus mauvais service qu'on puisse lui rendre. Mais tout en rêvant ces fiers conquérants de l'espace, qui ont su doubler le domaine de la civilisation, nous tenions à établir les titres de ces humbles auxiliaires, qui ont certainement aidé dans leurs travaux et affermi dans leur résolution, ceux qu'animait un plus noble désir que celui de jeter la seine dans des mers poissonneuses.

FRÉDÉRIC DE KASTNER.

Protection contre les incendies des édifices publics

Sans entrer dans une étude comparative des divers moyens qui ont été suggérés ou préconisés pour prévenir ou atténuer les catastrophes des grandes conflagrations, je livre à la publicité celui dont j'ai fait l'expérience avec succès.

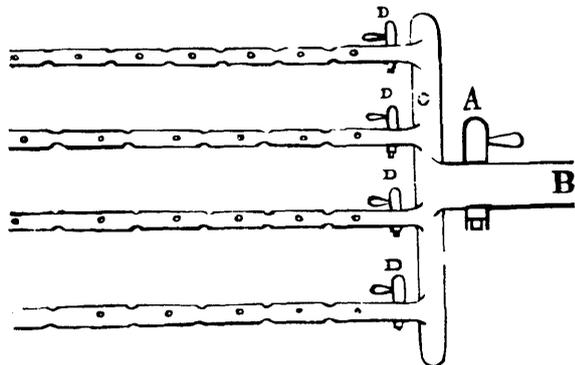
S'il s'agit d'un théâtre, par exemple, que l'on veuille mettre à l'abri des dangers du feu, on établira un réseau de tuyaux de fer d'un pouce à un pouce et demi de diamètre, portant à leur surface extérieure des orifices régulièrement espacés de $\frac{1}{4}$ à $\frac{1}{2}$ de pouce. Un tuyau suspendu sous chaque plafond des galeries, à 6 ou 8 pouces vers le milieu ; un autre tuyau en cercle autour de la rosace ou du lustre ; un plus petit dans chaque loge ; deux ou trois demi-cercles derrière les coulisses ; enfin, autant qu'il en faudra pour les exigences du local.

Chaque tuyau donnera, par ses perforations, un arrosage en tous sens dont la puissance sera proportionnelle à la pression de l'eau dans les tuyaux. Il est évident que, dans le cas où le réseau entier serait mis en

opération, toutes les parties intérieures de l'édifice seraient atteintes, et le feu, même mis intentionnellement en plusieurs endroits, ne pourrait progresser.

Il pourrait arriver que le feu, ne se déclarant que dans une partie restreinte de l'édifice, un seul tuyau suffirait à l'éteindre ; dans ce cas, j'ai imaginé un système de distribution de l'eau par lequel on peut mettre en activité un tuyau, deux, trois, etc., où tous à la fois.

D'après l'expérience que j'en ai faite, je puis affirmer que si je me trouvais au milieu d'une conflagration générale, où il y aurait ce système d'arrosage, j'en sortirais plus mouillé que brûlé, mais sain et sauf. Du reste, l'expérience est facile à répéter avec une baraque en planches.



Le tuyau B communique avec l'aqueduc ou un réservoir quelconque ; le robinet A donne l'eau au tuyau commun C, et si tous les robinets D sont ouverts, l'arrosage est complet ; mais si un, deux, trois, etc., robinets D sont fermés, l'arrosage sera localisé au tuyau dont le robinet sera ouvert.

Dr G. S. DE BONALD.

Berthier, 1er mars 1882.

VARIÉTÉS

L'homme ne peut pas devenir parfait en cent ans ; mais il peut devenir corrompu en moins d'un jour.

* *

"Docteur, je m'imagine, je ne sais pourquoi, que j'ai une atteinte de goutte."—"Vous vous l'imaginez, mon cher Hem !... si vous l'aviez, vous ne vous l'imaginerez pas, vous le sentiriez."

* *

En correctionnelle le 1er janvier. Le président : "Comment, c'est encore vous ?"—"Mon président," dit l'accusé, "je n'aurais pas voulu manquer de vous souhaiter la bonne année."

* *

Le juge : "Vous êtes accusée d'avoir lancé un bassin plein d'eau sur le témoin."—Brigitte : "C'est vrai, mon président, il faisait si obscur que j'ai pris le *mossieu* pour mon mari."

* *

Rencontré le peintre Guillemet, rue Vivienne.

—Où allez-vous donc, mon cher maître ?

—A l'Exposition des dames artistes... Je suis curieux de savoir ce que les femmes peuvent faire sans nous !

* *

La femme d'un homme brutal, qui revient de faire un voyage en Italie avec son époux, cause à une amie.

—Dans vos excursions, lui demande celle-ci, qu'est-ce qui vous a le plus frappé ?

—Mon mari !

* *

Il ne voulait pas la marier, parce qu'elle avait de fausses dents. Mais, quand, après s'être marié avec une autre, sa femme le tint éveillé la nuit avec le mal aux dents et la névralgie, il eût voulu marier la première avec ses fausses dents.

* *

—Sont-ce des œufs que vous vendez ce matin ?

—Des œufs, certainement, répondit le marchand.

—Eh ! bien, lui répondit le chaland, j'en suis fort aise, car les derniers étaient presque des poulets.

Les Amers de Houblon qui sont annoncés dans nos colonnes sont un remède certain contre la fièvre et les maladies des reins. Toutes les personnes qui en font usage les recommandent hautement. Les personnes qui souffrent devraient en faire usage et juger par elles-mêmes de leurs qualités curatives. — *Portland Argus*.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.